

rare, et si l'en pouvait s'en faire aimer, quelles joies délicates connaîtrait le cœur !

Après un moment de silence, Gaston reprit d'une voix hésitante, émue :

— Elle est ici, à Saint-Michel-en-Grève... Elle habite la maison de manourrice, Marie-Jeanne Madec. Chaque jour je m'y attache davantage.

Devant les deux amis, le ruisseau qui alimentait l'étang du Roscoat coulait à pleins bords entre ses roseaux : non loin de là un moulin jetait son bruit sourd d'eau agitée, et tout à l'entour des champs de blé étendaient leurs nappes mouvantes : mais, tout à son sujet, sans même lever les yeux sur le paysage, Gaston continua :

— J'ai confié mon secret à mon aïeule. Je l'ai conduite chez Marie-Jeanne Madec. Elle y a vu Germaine. Elle s'est émue devant le grand caractère, devant la grâce, l'esprit, la bonté de celle qui, bientôt, je l'espère, deviendra ma fiancée. Bien souvent, maintenant, elle m'accompagne dans les visites que je fais à Mlle Hermel. Elle cause avec Sûzel. Tous ensemble nous rappelons les souvenirs d'Algérie, la fête du *Jeun-Bart*... Germaine, non plus, ne l'a pas oubliée... Dès le premier instant, avec un sourire, elle a reconnu l'acquéreur de son *Pêcheur de corail*.

Gaston parlait avec animation. Il était heureux, heureux de vivre. Tout l'enthousiasmait en Mlle Hermel : sa grâce chaste, son regard modeste, sa parole grave, et cette supériorité d'intelligence, qui, redoutable aux esprits médiocres, attire au contraire les âmes vraiment élevées.

— Et ton grand-père, fit Marc, voulant calmer l'exaltation de son ami, que pense-t-il de ce projet d'alliance ?

Gaston devint soucieux.

— Hélas ! dit-il, il ignore mes plans d'avenir : jusqu'ici le courage m'a manqué pour les lui soumettre, car il éprouvera une déception. Il est ambitieux pour son petit-fils. Mais, vois-tu, ce qui est évident, c'est que je ne puis lutter contre mon amour ; que tout m'entraîne vers Germaine : que plus je songe aux obstacles qui certainement se dresseront devant mon bonheur lorsque je présenterai à mon aïeule la fiancée de mon choix, plus je me prends à aimer cette noble enfant...

Puisque Dieu me l'a rendue, comment vivre loin d'elle ? Quand tu la connaîtras, tu comprendras alors combien la beauté, la vertu, la délicatesse, l'intelligence, sont des biens qui font le cœur de cette jeune fille enviable entre tous.

En parlant ainsi, les deux amis s'étaient grandement éloignés du pare. Le pays devenait de plus en plus désert. A droite et à gauche, des pierres granitiques sortaient de terre parmi les herbes et les ajones, et dans cette solitude s'élevait le Roch-ar-Laz. Une croix le surmontait ; à sa base serpentait un sentier à demi frayé parmi les bruyères et les touffes de menthe sauvage.

Les racines dénudées des vieux tamarix s'enchevêtraient aux ajones ; les fougères et les ronces envahissaient l'étroit sentier ; il était difficile de se frayer un passage dans ce milieu trop rempli. Les deux marins allaient le tenter cependant, lorsque le marquis s'arrêta soudain. Sa main frémissait en serrant celle de Marc. Tout son cœur s'élançait en avant avec une irrésistible violence. Il se contint néanmoins, et, d'une voix très émue :

— Elle est là, mon bon Marc.

Sur le sommet en plate-forme du roc, il indiquait une sorte de tente, formée d'une large ombrelle, sur laquelle le soleil envoyait un incendie de rayons. Semblable à un léger kiosque, l'ombrelle était artistement sou-

tenue par deux supports, et abritait Germaine.

Assise non loin de là, à l'ombre d'un bouquet de sapins, Sûzel agita les aiguilles d'un tricot. Germaine portait une toilette de batiste éerue pleine de fraîcheur ; elle était coquettement encapuchonnée par une sorte de fichu de dentelle légère, à travers les mailles de laquelle on apercevait ses nattes admirables. Son visage était animé par le grand air.

Tour à tour, ses yeux noirs rayonnaient lorsqu'ils se levaient sur l'œuvre divine qui lui servait de modèle ; puis, ils s'attristaient en s'abaissant sur son esquisse. Elle la contemplait avec le regard d'un juge qui comprend trop bien l'inimitable nature, pour être jamais satisfait.

Caché par les légères ramures d'un tamarix, Gaston ne se lassait pas d'admirer la jeune fille. Perdue dans cette solitude, ayant à ses pieds la mer qui battait non loin du roc, elle lui apparaissait comme une vision de légende. Jamais Germaine n'avait été aussi jolie qu'au milieu de cette nature qu'elle aimait et loin du monde qu'elle redoutait.

Puis, tout à coup, ayant faiblement perçu un bruit de pas qui s'avançaient, la jeune fille demeura le regard fixe, la main immobile.

Qui donc venait la troubler dans son travail ?

Aussitôt lui vint la pensée du jeune enseigne.

Depuis huit jours, que d'apparitions il avait faites dans la petite maison de Marie-Jeanne Madec !

Les yeux du marquis parlaient comme ses lèvres, et Germaine se laissait aller à toute la douceur d'un amour qui, pour elle aussi, sans qu'elle en eût conscience, avait pris naissance à la fête donnée sur le vaisseau amiral.

Maintenant elle se rappelait toutes ces impressions déjà lointaines. Que de fois elle avait songé à l'officier de marine ! Que de fois elle s'était dit : Le reverrai-je encore ? Viendra-t-il à la villa des Myrtes ?... Mais le malheur l'avait accablée, et son premier rêve de jeune fille s'était envolé en même temps que toutes ses autres joies... Eh bien, non, son rêve de jeunesse, celui qu'on ne fait qu'une seule fois, n'était pas envolé pour toujours.

Au moment le plus sombre de sa vie, quand elle se disait avec mélancolie : Pourquoi rêver ? Connaîtrai-je jamais d'autre bonheur que le bonheur donné par le devoir accompli ? la Providence plaçait sur son chemin ce jeune et charmant marquis, dont le regard si tendre avait éveillé son cœur.

Ils ont tort ceux qui prétendent que la vie est toujours cruelle ; la vérité, c'est que la vie est un mélange de bons et de mauvais jours, et que le Dieu juste réserve un sourire pour chacun de ses enfants.

Germaine ignorait absolument le sentiment naissant de son amie Margaret, car miss Mac-Bayle ne lui avait pas encore dit le nom de son prince Charmant. Germaine, donc, avait accueilli de toute son âme les aveux du marquis. La veille encore, avec quelle ardeur ne lui avait-il pas tendrement murmuré :

— Que l'absence fait souffrir !... quelle couronne d'épines pour les cœurs aimants ! Que le mien a été blessé, déchiré ! Mais je savais que je vous retrouverais un jour. Je le demandais tant à Dieu qui exauce toute prière ! Et je vivais seul, patient, fidèle, espérant toujours.

A ce souvenir, Mlle Hermel appuya son front sur sa main, tandis qu'un radieux sourire éclairait son visage.

Pendant ce temps, désireux d'engager l'avenir, ne songeant nullement aux obstacles que pourrait susciter un jour l'ambitieux nabab, laissant, comme il arrive toujours lorsqu'on est sérieusement épris, la passion l'emporter sur la prudence, Gaston, que Marc venait de quitter discrètement, pour reprendre le chemin du Roscoat, contournait le roc. Il montait lentement, regardant sans cesse sur la hauteur la poétique vision.

Et Germaine, l'apercevant à son tour, abandonna ses pinceaux, et attendit avec un sourire. Dans leurs yeux se lisait toute la joie de cette soudaine rencontre. Lorsque Gaston eut atteint le sommet de la plate-forme, leurs mains se serrèrent, et d'un commun accord, pénétrant dans le petit bois de sapins qui couronne la montagne, ils vinrent s'asseoir près de Sûzel.

Parmi cette sombre verdure éclataient la douce lumière des yeux de Germaine, le charme éblouissant de son sourire. Très ému, Gaston la regardait avec une admiration croissante ; il parlait peu, Germaine aussi demeurait de grands instants silencieuse ; mais si la parole expirait sur leurs lèvres, avec quelle force battaient leurs cœurs ! Tous deux éprouvaient, dans toute sa plénitude, cette sympathie ardente et chrétienne qui unit si étroitement les âmes, lorsqu'elles se sont reconnues comme venant de haut, et comme devant tendre à un but élevé.

Sûzel regardait le marquis et sa fille avec une infinie tendresse... Combien elle se sentait prête à aimer ce généreux Gaston, qui avait su distinguer et apprécier Germaine !

Et pendant qu'elle songeait ainsi, dans le lointain, faisant voler la poussière de la route, s'avançait une brillante cavalcade.

Luco, droit et ferme sur son siège conduisait avec habileté ses fougereux alezans. Entre les ombrelles multicolores, abritaient les toilettes claires des promeneuses, apparaissait le visage épanoui du nabab. Il trônait entre Mmes de la Roche-du-Bois et Berthier, qui, toutes deux, l'accablaient de grâces, tandis que la marquise de Trémur, avec sa complaisance habituelle, écoutait patiemment les dissertations d'un vénérable savant, relatives à un camp romain, qu'en ce moment longeait l'équipage.

Dans un élégant panier d'osier suivait la jeunesse, sous la grâce de Barbara Morridge.

Les jumelles lissaient, de la main, les nœuds de satin rose dont étaient relevées les broderies blanches de leurs riches toilettes, et jetaient des regards langoureux du côté des baronnets. Quant à Margaret, serrée dans son amazone de drap bleu, agitant dans sa main gantée une cravache à pommeau d'argent, elle se tenait en tête de la cavalcade, riant et folâtrant avec son fidèle escadron, toujours empressé, toujours assidu.

Elle était pleine de vie, de santé, de fraîcheur ; son petit nez mutin, aux narines mobiles, aspirait avec délices l'air vif et léger ; une mignonne fossette se creusait à son menton, et ses yeux aux longs cils, hardis, décidés, impérieux parfois, lançaient des flammes dans le plaisir que lui causait le vertige de sa course folle. Elle avait de beaucoup distancé les équipages ; et, tout à coup, arrêtant sa monture :

— Monsieur de Mauriac, s'écria-t-elle, en se tournant vers le comte Hector, admirez donc mon savoir-faire. Je vais franchir cet obstacle.

— Quelle imprudence ! s'écria Marc de Réchan d'une voix altérée.

Et, la main tremblante, l'œil dilaté par la frayeur, il examinait une haute barrière placée devant un fossé profond, où une chute aurait pu être mortelle.

Déjà, sous les coups vigoureux de la cra-